

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 5

Artikel: Le gardian de la Camargue
Autor: Figuier, M. Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252804>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRE



N° 5

Supplément du Dimanche 1^{er} Février

1903

Le Gardian de la Camargue

(Suite)

Lorsqu'après avoir terrassé le dernier yedel, Bamboche, remontant sur son aigue, vint recevoir les félicitations des spectateurs, toutes les jeunes filles se rangèrent sur son passage, et battirent des mains. Toutes parlaient à la fois; c'était à qui obtiendrait une parole ou un regard du beau gardian. Seule, silencieuse, Manidette n'était pas la moins émue. Bamboche, calme et digne, recevait froidement cette ovation. Habitué aux faciles amours, il dédaignait les naïves agaceries des fillettes. Il n'accorda un peu d'attention qu'à la belle cabaretière. Satisfait de cette préférence, la sémillante Paradette présenta un verre d'alicante au gardian, qui le vida d'un trait.

« A la santé de nos amours! », dit-il, et suivi de son dondaïre, il partit comme un trait.

VII

Cependant, la muselade étant finie, chacun s'apprêta à revenir. On harnacha les mullets, on attela les bauquets aux charrettes; les femmes relevèrent leurs jupes, les hommes reprisent leurs bâtons, les fillettes s'enfassèrent dans les chariots, les enfants dans les corbeilles d'ânes, et on se mit en route. C'était un singulier coup d'œil que celui de ces caravanes se dirigeant de tous côtés, au milieu des landes et des pinèdes, où, à défaut de sentier tracé, les regards exercés des paysans cherchaient de légers indices parmi les joncs et les bruyères.

Alabert avait enfin rejoint Manidette. Ils marchaient d'un bon pas vers le Sansouïre. Le douanier était triste

et pensif, et la jeune fille tournait souvent la tête, comme si elle eût cherché à découvrir quelqu'un au milieu des marais.

Au sortir du *téradou*, théâtre de la muselade, et sur la lisière de la lande du Sansouïre, on rencontre le *Maset*, pauvre mesure, composée de deux pièces: une espèce de hangar, qui sert d'écurie, et une cuisine, ornée d'une énorme cheminée, où rôtirait un bœuf. C'est là que les propriétaires de la manade donnent aux gardians le dîner traditionnel qui termine la journée de la muselade ou de la ferrade. Il fallait passer devant le *Maset* pour retourner au Sansouïre: Alabert et Manidette y arrivèrent à la nuit tombante. La carriole de Paradette était dételée devant la porte. On venait, non de se lever de table, puisqu'on ne s'y était pas assis, les chaises étant un luxe inconnu dans ces mesures, mais on avait achevé la dernière miette de pain et bu la dernière goutte de cognac. Les joues des gardians étaient violacées, leurs yeux étincelants. Séparé de ses grossiers compagnons, qui répétaien en chœur des refrains cyniques, Bamboche était accoudé, avec Paradette, sur le rebord de la fenêtre basse ouverte sur la lande. Manidette devina qu'ils se parlaient d'amour; elle pâlit soudain, et comme elle chancelait, Alabert lui proposa d'entrer au *Maset*, afin d'y prendre un peu de repos.

« Tiens, voilà la saunière au châle vert! s'écria en ce moment même Paradette. Elle est si maigrelette qu'elle disparaît sous ce fichu comme un moustique sous une feuille. »

Elle allait continuer sur ce ton, mais Bamboche l'interrompit.

« Tu sais bien, lui dit-il gravement, que je n'aime pas qu'on plaisante les honnêtes filles; celle que j'ai sauvée le matin ne doit pas être raillée le soir, sous mes yeux. »

Manidette remercia le gardian par un regard expressif, et s'éloigna tristement, appuyée sur le bras d'Alabert.

Depuis ce jour elle resta pensive. Elevée dans une atmosphère sereine, ne comprenant le bonheur que dans le calme et l'ordre, elle se demandait quel charme singulier pouvait exercer sur elle une nature impétueuse et violente comme celle du gardian. Elle s'efforçait de l'oublier, et regardait son amour comme un crime. Trop sensée pour ne pas apprécier les obstacles qui la séparaient de Bamboche, elle se disait, d'ailleurs, que jamais, petite, grêle et pâle comme elle était elle ne saurait plaire à ce rude enfant du désert, et pour la première fois, elle regretta que la Providence ne lui eût pas donné une beauté fraîche et puissante, comme celle de Paradette.

X

Un matin, pourtant, Manidette reprit gaiement sa place à la croisée; son aiguille ne s'arrêta plus dans ses doigts; un doux sourire revint animer ses lèvres. Berzile et Caroubie, qui l'avaient crue souffrante de l'effroi causé par l'attaque du taureau, le jour de la muselade, rendaient grâces au ciel de son rétablissement; tandis que, persuadé que la raison avait enfin triomphé d'un amour dont il avait mesuré les progrès avec une jalousie sollicitude, Alabert ne se possédait pas de joie. Seule, la vieille Fennète hochait la tête.

« La santé de l'âme est comme celle du corps, dit-elle; lorsqu'on fait mystère du remède en même temps que de la maladie, c'est qu'il se passe quelque chose de grave. »

Fennète ne se trompait pas. Ayant compris que l'amour s'allume, grandit et s'éteint dans le cœur, sans que la volonté puisse jamais en alimenter ni en modérer la flamme, Manidette venait de se résigner à accepter le sentiment que le gardian avait fait naître dans son cœur. Seulement, elle l'acceptait sans espoir de mariage. Elle se traçait courageusement une vie d'abnégation, et retrouvait dans cette résolution même le calme de son esprit et la quiétude de son âme.

« J'irai l'admirer aux ferrades, pensait-elle, et l'applaudir aux muselades; je le suivrai dans les courses, et je décorerai de mes plus beaux rubans son taureau préféré. Je m'enivrerai de ses succès et je frémirai aux dangers qui l'entourent. Je veux que le bonheur qui fait briller son front s'imprime sur le mien, et que le chagrin qui plisse ses noirs sourcils soit amer pour mon cœur. Je trouverai Paradette belle, puisqu'il aime sa beauté; mais il ne saura jamais que, dans la foule, il y a une pauvre fille qui prie pour lui. »

Désireuse de sanctifier sa passion par un de ces actes qui, pour les âmes pieuses, sont d'indissolubles

liens, Manidette avait résolu d'aller jurer fidélité au beau gardian sur l'autel des Saintes-Maries.

La tradition prétend que, chassées par les Juifs, après le crucifiement de Jésus, Marie Salomé, Marie Jacobé et Marie-Madeleine, montées sur une mauvaise barque, traversèrent toute la mer et vinrent aborder à l'embouchure du Rhône, en Camargue. Madeleine alla pleurer ses péchés dans le désert de la Sainte-Baume; restées en Camargue, les deux autres Maries y prêchèrent le christianisme, et firent bâtir, au bord de la mer, un oratoire, dans lequel elles furent enterrées. Un prince chrétien, pour mettre leurs cendres à l'abri de toute profanation, fit construire sur l'emplacement même de leur petite chapelle, une église qu'il fortifia et entoura d'épais remparts. Cette église, la première élevée dans les Gaules, est celle de la ville des Saintes-Maries. Placée dans une chapelle au-dessus du chœur, une châsse y renferme encore les os des deux Maries. Le 25 mai de chaque année, on va adorer en pèlerinage ces saintes reliques, que ce jour-là seulement on descend de l'autel. Il suffit, assure-t-on, de toucher avec foi la sainte châsse, pour être guéri de tout mal et voir ses vœux exaucés. On comprend dès lors que de tous les points de la Camargue, paralytiques et fiévreux aillent aux Saintes-Maries, demander la santé, en même temps que les femmes et les filles y prient pour leurs enfants ou pour leurs fiancés.

Se rappelant que, pour se les rendre plus favorables, il est d'usage d'offrir un *ex-voto* aux saintes, Manidette ouvrit son armoire, y prit un joli coquillage, et l'enferma dans un petit sachet, pour le déposer sur leur autel. Trésor le plus précieux de la pauvre demeure, cette coquille était l'*oreille de madone* qu'Alabert avait autrefois trouvée près de la mer, et qui, croyait-on, avait sauvé Manidette. La jeune fille attendit ensuite avec impatience le 25 mai.

Ce grand jour arriva enfin. Manidette n'avait parlé de son projet à personne. Alabert avait été obligé de partir la veille, en corvée, pour Aigues-Mortes; mais la jeune fille ne fut pas fâchée d'accomplir seule et libre, l'acte qui allait à jamais consacrer son cœur au gardian. Vêtue de ses plus beaux habits, elle annonça au point du jour, à ses parents, son désir d'aller en pèlerinage aux Saintes-Maries. Les sauniers firent quelques objections: c'était bien loin, la chaleur menaçait d'être forte; la lande du Sansouïre était déserte... Elle eut réponse à tout. Son grand chapeau de feutre la garantirait en route; si la lande était solitaire, elle n'y ferait pas de mauvaise rencontre, et puis l'isolement n'était à craindre que jusqu'au Maset. Après avoir dépassé cet endroit, elle trouverait certainement des pèlerins allant aux Saintes-Maries, et elle se mettrait sous leur garde. Enfin, ne fallait-il pas aller prier pour toute la famille, et pour le salin, qui commençait à prospérer? Cette dernière raison décida les sauniers. Berzile donna un grand bâton à sa fille, et Caroubie entoura son picou d'une *tourtilliade* (gâteau en forme de couronne et parfumé à l'anis).

« Encore, si Alabert avait été ici pour t'accompagner! » dit-elle en embrassant sa fille.

Fennète s'approcha de Manidette, et, se penchant à son oreille :

« Je ne te demanderai pas le nom de celui que tu aimes, dit-elle à voix basse; mais souviens-toi que lorsqu'on va faire un vœu d'amour, c'est pour la vie. La route est longue: tu réfléchiras, mon enfant! »

Troublée de voir une partie de son secret ainsi devinée par son aïeule, Manidette s'enfuit, toute rougissante, tandis que, ne pouvant supposer que sa petite-fille, si sage et si réservée, se fût éprise d'un gardian, la vieille femme souriait à l'idée qu'avant peu le rode compterait un saumier de plus.

« Raisonnable comme elle est, Manidette aura choisi quelque bon ouvrier des salins, disait-elle. Justement, il me semble que sa tristesse a coïncidé avec l'absence de Pierrotte, le premier camelier, qui est parti malade pour son village. Elle va certainement demander son rétablissement aux Saintes-Maries. Tant mieux; c'est un bon garçon; je sais que Manidette lui plaît, et comme il n'a pas son pareil pour glaiser une table ou pour disposer une camelle, le salin prospérera rapidement avec lui. »

Heureuse de cette pensée, Fennète reprit joyeusement son balai de bruyère, pendant que, toute confuse, Manidette s'empressait de tourner l'angle du Sansouïre.

XI

Manidette marchait vite, elle eut bientôt perdu le rode des yeux. C'était la première fois qu'elle se trouvait ainsi seule dans la campagne, et elle éprouva d'abord un certain effroi à parcourir ces plaines nues où le bruit de ses pas, sans rompre le silence, s'amortissait dans le sable. Mais bientôt, heureuse de pouvoir penser sans contrainte à celui qu'elle aimait, elle ralentit sa marche, et se prit à rêver. On était au printemps. Comme il arrive souvent, à cette époque de l'année, de pâles nuages s'élevant de la mer, montaient vers le soleil, dont ils tempéraient l'ardeur, et donnaient au rivage ces reflets d'opale qui en font le plus grand charme. Les lignes de l'horizon se fondaient dans le ciel, les teintes un peu crues des marécages s'adoucissaient sous des vapeurs légères; la nature semblait s'entourer d'un poétique réseau, et Manidette se sentit

émue, aussi bien par la majesté de ce paysage grandiose, que par les pensées d'amour qui agitaient son cœur. Elle arriva ainsi devant le Maset. La fenêtre où elle avait vu Paradette causer et rire avec le gardian était fermée. La mesure était redevenue triste et silencieuse; mais l'image de Bamboche animait ces murs déserts. Comme si elle dût y revoir le beau gardian, la jeune fille s'assit en face de la croisée.

La moitié du chemin était faite, et pour se reposer, elle restait là quelque temps. Le soleil envoyait déjà sur la lande ses feux les plus éclatants. Depuis le Maset jusqu'à l'horizon, une nappe d'un sable gris et fin étincelait devant elle. Aucun arbre, aucune pierre, aucun insecte, ne rompait l'uniformité de ce tapis d'argent, sinon les parcelles innombrables qui le composaient, et qui brillaient séparément, comme autant de rivales. Fascinée par ces lointains lumineux, l'âme de Manidette semblait flotter, en même temps que son regard, sur sa surface éblouissante.

La jeune fille tressaillit soudain: elle venait d'apercevoir, à demi enterrée dans le sable, une grosse perle bleue, et elle avait bien vite reconnu dans cette perle un des ornements dont Paradette aimait à se parer. Manidette ramassa la jolie perle, la fit reluire au soleil, la rapprocha de son visage et l'éloigna tour à tour. Cette perle, d'un beau bleu de turquoise, la charmait. A ce jeu dangereux, un vif sentiment de coquetterie finit par s'emparer de la pauvre fille.

« Qui sait, dit-elle, si avec de tels atours je ne paraîtrais pas aussi jolie que Paradette?

Et d'une main approchant la perle de son oreille, elle prit, de l'autre, son picou, pour s'en faire un miroir. Penchée sur le vase rustique, elle tâchait de saisir dans la mignonne image qui se dessinait sur les flancs humides de l'alcarazas, l'effet que produisait la blancheur de son teint, rehaussée par la perle, lorsqu'un cri poussé tout à coup derrière elle, lui fit lâcher le picou, qui tomba à ses pieds. Il ne se brisa pas, mais l'eau se répandit et glissa sur le sable, comme un ruisseau.

Manidette n'était pas revenue de son effroi, que, montée sur sa carriole, Paradette se trouvait à deux pas d'elle.



Deux Sœurs

(D'après le tableau de Bouguereau).

« Eh ! reprit la cabaretière en sautant à terre, ne vous gênez pas, la fille ; mais, ajouta-t-elle en s'emparrant de la perle et en la plaçant à sa boucle d'oreille, apprenez, ma mie, que pour juger de l'effet d'une parure, il faut qu'elle soit complète. »

Et balançant la tête avec coquetterie, elle écouta complaisamment le cliquetis que produisit la boule de verre en frappant sur le collier, formé de perles semblables, qui décorait son cou.

« Je pensais bien que c'était ici que j'avais perdu ma boule bleue, ajouta-t-elle ; aussi, venais-je l'y chercher en allant aux Saintes-Maries ; mais vous, com-

qu'il m'était permis, avant de la rendre, d'essayer si le bijou d'une jolie fille pourrait m'embellir. »

Regrettant de s'être emportée aussi injustement, et flattée de la modestie de la jeune saunière, Paradette employa le tutoiement, comme signe de réconciliation.

« Si tu aimes les bijoux, dit-elle d'un accent radouci, il te serait bien facile d'en posséder. Je ne t'avais jamais regardée de près ; tu me paraiss bien plus jolie que de loin, et je suis sûre qu'il se trouverait des cameliers et même des gardians, qui seraient heureux de pouvoir t'offrir de belles perles. »

Manidette rougit.



La Ville de Rome, vue du Janicule.

ment se fait-il que vous l'ayez trouvée ? Pour venir au Maset, il faut y avoir perdu quelque chose, ou y attendre quelqu'un. Or, comme je ne connais que Bamboche qui puisse y donner des rendez-vous, il faut donc que vous soyiez venue ici pour dérober mon bijou, ou pour m'enlever le cœur du gardian, dit-elle, en s'animant à sa propre colère.

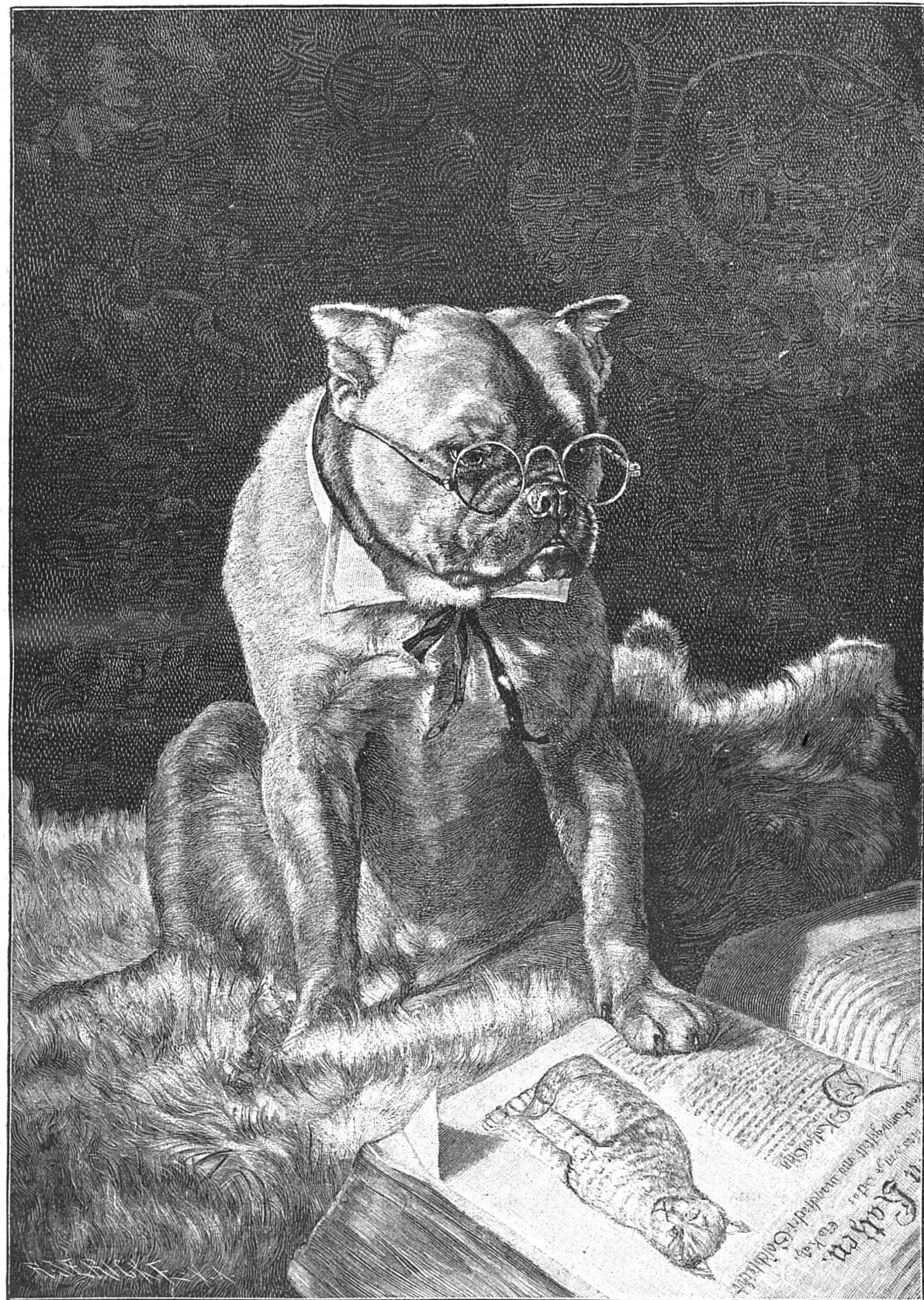
— Je suis partie ce matin du Sansouïre pour les Saintes-Maries, et si je suis au Maset, c'est pour m'y reposer, répondit la jeune saunière d'un ton ferme. J'ai trouvé votre perle par hasard, et je comptais vous la faire remettre par quelque pèlerin ; mais je croyais

« Ce n'est pas comme cela que je l'entends, dit-elle ; je ne porterai jamais que les bijoux que m'aura donnés mon travail.

— Alors, ma pauvre fille, tu pourrais bien n'en posséder que lorsque tes cheveux seront blanchis, reprit Paradette en riant, car, frèle comme tu es, tu ne peux gagner bien gros... Mais il se fait tard ; veux-tu monter dans ma carriole ? Nous irons ensemble aux Saintes-Maries, et tu verras, ajouta gravement la cabaretière, que Paradette sait respecter les idées d'une honnête fille. »

(A suivre).

Louis FIGUIER.



Mais c'est un chat!

(D'après le tableau de R. Strehel)